

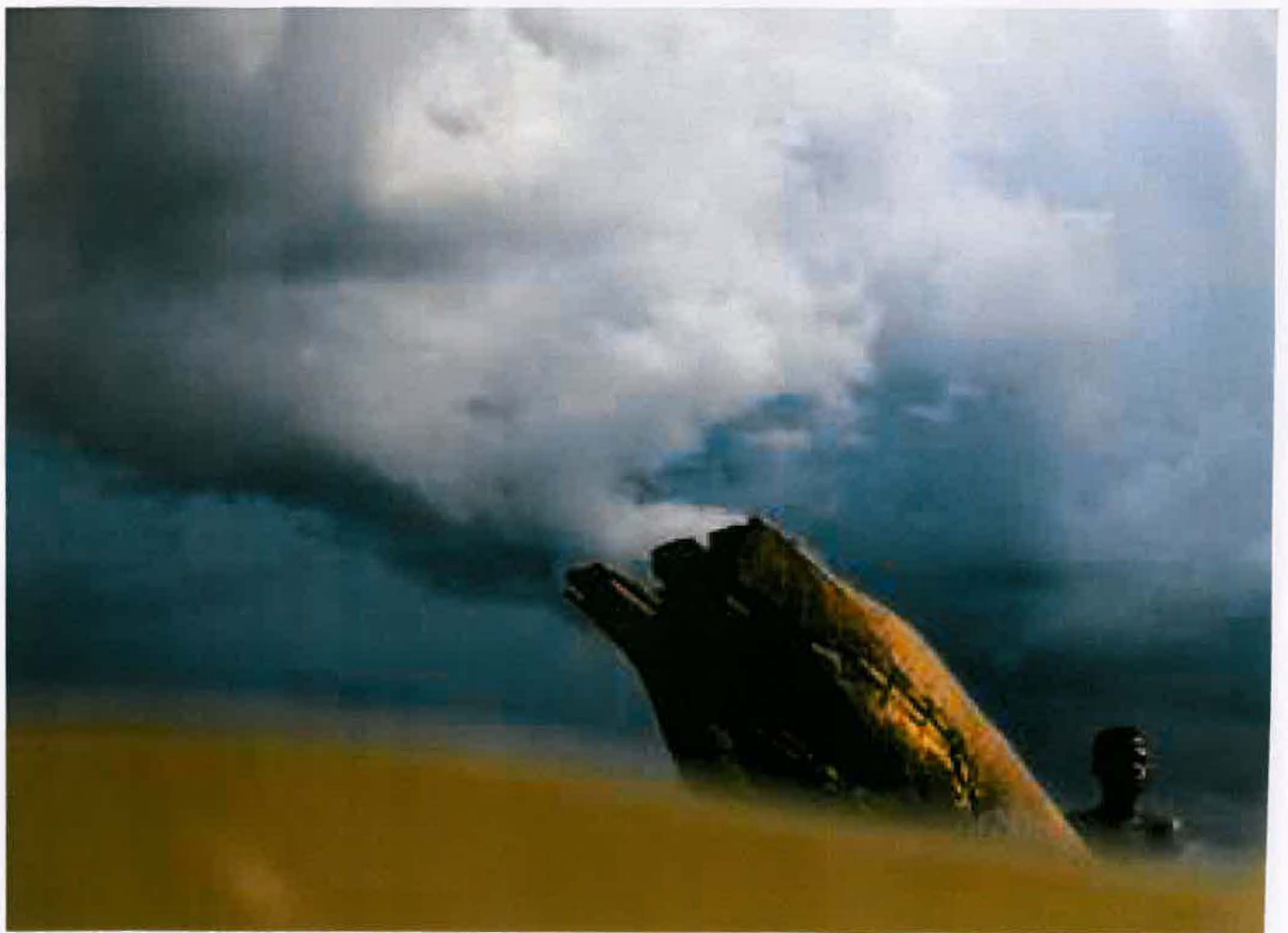


Quotidien National ☎ : 01 42 76 17 89
T.M. : 202 081 L.M. : 872 000



JEUDI 20 OCTOBRE 2011

Sur le fil de Couto Un enfant né pour se taire, qui conjure la guerre au Mozambique. «L'Accordeur de silences», ou l'art du récit par la poésie



Sur la rivière Zambezi, au Mozambique. PHOTO MARCUS BLEASDALE/VI

MIA COUTO

L'Accordeur de silences

Traduit du portugais (Mozambique)
par Elisabeth Monteiro Rodrigues.
Métailié, 240 pp., 19€

Les vies qu'on a ne sont pas vraiment vécues, pas comme on les raconte. On y meurt et on y renaît souvent et parallèlement. Ce sont des vaisseaux fantômes, Mia Couto écrit sur le pont. Charron tendre, il ne cesse de traverser le Styx dans un sens et dans l'autre. A bord, les passagers disent leurs plaintes, leurs merveilles. La langue flotte dans cette zone où l'existence vit par la brume, le silence, les voix. Face à ceux qui ignorent son portugais volant, triant vite fait les vivants et les morts, les veilles et les rêves, la mémoire et l'oubli, les récits et les poésies, l'écrivain peut répondre ce que dit son père à l'enfant qui, dans *L'Accordeur de silences*, nous conte l'exil et la refondation de leur famille: «*Si on te menace de coups, réponds par une histoire.*»

Brousse. Au Mozambique, Mia Couto répond par des histoires aux coups d'une guerre civile qui saigna le pays de 1976 à 1992, pendant laquelle il a eu 20 ans, et que beaucoup préfèrent oublier comme si elle n'avait pas eu lieu. Ces histoires sont portées par des voix d'enfants, de femmes, de reve-

nants. *Pedro Paramo*, du Mexicain Juan Rulfo, l'a influencé: «*Plus tard, dit-il, quand j'ai lu García Márquez, je me suis dit qu'il venait du précédent.*» La voix première, cette fois, est celle de l'un des deux fils de Silvestre Vitalicio, Mwanito. Après le suicide de sa femme, Dordalma, Vitalicio a fui la ville et s'est installé dans la brousse avec eux, là où la guerre a tout détruit et où les hommes ne vont plus. Il se rebaptise, rebap-

«La vie n'advient que lorsqu'on cesse de la comprendre.» C'est là, sans doute, que débute le travail de l'écrivain. Il ne s'agit pas d'expliquer l'incompréhensible, mais de le faire advenir.

tise ses fils et leur oncle, devenu Aproximado («à peu près»). Refoulant sa mémoire et son deuil, il commence par être violent, battant l'un de ses fils, empêchant le narrateur d'apprendre à lire. Ensuite, il devient fou. Les scènes et les dialogues sont enveloppés dans des rugissements de fauves avoisinants, des apparitions magiques de hérons. Les gens changent de noms comme on change de point de vue. Dans la zone où ils vivent, dit Mwanito, «*il n'y a pas d'église en pierre, pas de croix. C'était dans mon silence que mon père érigeait sa cathédrale. C'était là*

qu'il attendait le retour de Dieu.» Le vent est tel qu'on ne peut creuser les tombes, le trou est aussitôt recouvert. «*Dans ma famille, dit Mia Couto, on dit que je suis un arbre, parce que je suis détruit par le vent. Je ne l'aime pas.*»

La fin du livre révèle l'histoire de Dordalma, sa vie amoureuse, quelles violences elle a subies avant de se tuer, comment son mari a réagi. Son destin est révélé par lettre à l'enfant-narrateur, qui a appris à lire seul, en douce. Celle qui écrit est une femme, une Portugaise appelée Marta. Elle lui dit: «*La vie n'advient que lorsqu'on cesse de la comprendre.*» C'est là, sans doute, que débute le travail de l'écrivain. Il ne

s'agit pas d'expliquer l'incompréhensible, mais de le faire advenir.

L'Accordeur de silences vient entre autres d'une image. En 1998, Mia Couto se rend dans le parc naturel de Zinave, dans le nord du Mozambique. La guerre civile est finie depuis six ans. Le parc, d'une surface de 400 000 km², est un cimetière sauvage: les belligérants trafiquaient l'ivoire, les peaux. La population a disparu, les maisons sont brûlées: «*La guerre avait détruit la nature et la modernité.*» Mia Couto, 56 ans, n'est pas seulement l'un des bons écrivains de langue portugaise. C'est un ingénieur

biologiste. Il a fondé, à Maputo – la capitale –, une agence qui restaure et protège le milieu ambiant. Dans le parc, il tombe sur une famille, des Noirs, qui s'est isolée pour fuir la guerre : «*Elle se croyait protégée des hommes par le danger que représentaient les grands animaux.*» Cette image biblique lui revient au moment de fonder le lieu du roman, nommé Jérusalem. C'est le titre original de *l'Accordeur de silences*. Alem, en portugais, signifie au-delà. Jésus vient du fait que le père décide de tout recréer et de rebaptiser chacun dans cette réserve de chasse abandonnée : «*Si un homme joue à être Dieu, il faut pour le lieu un nom religieux.*»

Jérusalem... Mia Couto n'est ni croyant ni lecteur assidu de la Bible. Mais il aime jouer sur les mots, car «*les mots qui existent ne disent pas ce que je veux qu'ils disent. Il faut donc les investir. Seule la poésie donne le plaisir de le faire. C'est comme fabriquer un jouet.*» On trouve cette fois «*décomportement*», «*désillusion optique*», «*désévénement*». Il y a comme un vocabulaire de la déception, mais enchanté. Mia Couto est fameux pour cet artisanat jamais inutile, jamais pesant. Un jour, à l'aéroport de Maputo, un homme s'est approché et lui a dit : «*Je vous donne un mot.*» C'était le mot *improvisoire*. La langue portugaise permet, selon lui, de pervertir les règles sans se croire dans l'erreur. Un romancier brésilien inspire ce travail : João Guimarães Rosa, l'auteur de *Diadorim*, «*un homme qui reconstruit le monde mot à mot*».

Le titre, *l'Accordeur de silences*, est un surnom de l'enfant-narrateur : «*Je suis né pour me taire. Le silence est mon unique vocation. C'est mon père qui m'a expliqué : j'ai un don pour ne pas parler, un talent pour épurer les silences.*» Il ne se souvient pas de sa mère, mais elle lui rend visite, dans la nuit ou près d'un fleuve. Il faut la suivre assez loin pour en vivre, mais pas plus. Les voix qu'on étouffe rendent fou. Celles qu'on suit vous étouffent.

«**Transhumance**». L'autre voix qui raconte est Marta : c'est par elle que l'enfant africain apprend à lire la langue qu'il parle, le portugais : «*Au Mozambique, dit Mia Couto, il y a de nombreuses langues, mais tous les auteurs écrivent en Portugais.*» Quand Mwanito lit la langue de Marta, il pense : «*Ses mots étaient étrangers, même dits dans la même langue. La langue de Marta avait une autre race, un autre sexe, un autre velours. Le simple fait de l'écouter était pour moi une façon d'émigrer de Jérusalem.*» Mia Couto a un passeport qui lui permet de voyager sans visa dans tous les pays où l'on parle sa langue. Elle change de couleur aux frontières.

Marta a rejoint Jérusalem parce qu'on lui a dit que son mari, un certain Marcelo, est mort par ici. Il a disparu pen-

dant la guerre, tué par des soldats ou par des chasseurs. Il y avait été soldat. Il y est revenu par amour de l'Afrique, des Africaines : «*Il croyait qu'on l'avait envoyé tuer en terre étrangère, dit sa veuve. Mais il l'avait été pour tuer une terre lointaine. Dans cette opération mortelle, Marcelo a fini par naître autre.*» Femme trahie, veuve, elle cherche à vivre ce qu'il a vécu. Les plus belles pages du livre sont celles où l'enfant lit ses lettres. Elle parle, entre autres, du corps des Africaines : «*C'est cela que les Noires possèdent que nous n'aurons jamais : elles sont toujours le corps tout entier. Elles habitent chaque parcelle de leur corps. Tout leur corps est femme, tout leur temps est féminin. Et nous, les Blanches, nous vivons dans une étrange transhumance : tantôt âme tantôt corps. Nous accédons au péché pour échapper à l'enfer.*»

«**Se réinventer**». *l'Accordeur de silences* est placé sous les drapeaux de poètes de langue portugaise qui, tous, sont des femmes : «*C'est intentionnel. Les femmes permettent davantage d'être possédés par les voix. Elles sont plus proches des sources de la vie.*» Chaque chapitre est précédé d'un exergue citant les Brésiliennes Hilda Hilst, Adelia Prado. Mais le génie tutélaire du roman est Sophie de Mello Breyner Andersen, morte en 2004 à 85 ans, une grande figure des lettres portugaises. Quelques vers, en tête du chapitre intitulé «*L'oncle Aproximado*», donnent le ton : «*Quelqu'un dit :/ Ici, naguère, il y eut des rosiers*» – / *Alors les heures/ s'éloignent étrangères, / comme si le temps n'était fait que de retards.*» Mia Couto l'a rencontrée, en 1978, à Lisbonne. C'était dans les jardins du Palais présidentiel. Jeune journaliste, il fuit la réception pour profiter du paysage. On voit la mer au loin. Une femme le rejoint : «*Vous vous échappez, vous aussi ?*» Il dit qu'il vient du Mozambique. «*Ah ! Répond-elle. Vous êtes d'Afrique ! C'est un bel endroit pour se réinventer.*»

Filtrer l'art du récit par la poésie est une vieille histoire que l'Occident a oubliée, mais pas l'Afrique. L'emphase ne doit pas être éliminée, mais justifiée. «*La prose respecte trop la réalité, dit Mia Couto. Avec elle, on cherche quelque chose qui est en place. La poésie cherche ce qui ne peut être en place, jamais. Son harmonie traite de ce qui manque.*» Dans ses *Petits Châteaux de Bohême*, Gérard de Nerval a résumé le problème : «*Il est difficile de devenir un bon prosateur si l'on n'a pas été poète – ce qui ne signifie pas que tout poète puisse devenir un prosateur. Mais comment s'expliquer la séparation qui s'établit presque toujours entre ces deux talents ? Il est rare qu'on les accorde tous les deux au même écrivain : du moins, l'un prédomine l'autre.*» Mia Couto cherche à les équilibrer. Ses revenants ont le cœur gros, mais l'ouïe fine.

PHILIPPE LANÇON